

Les tendances vues par les exposants de Paris-Photo (*)

Zoom sur la photographie

L'arrivée du XXI^e siècle a été marquée au moins par un changement notable dans le marché de l'art : l'avènement de la photographie comme un art à part entière, au même titre que la peinture ou la sculpture. Cette révolution des mentalités a entraîné des surenchères dans le domaine. Prix énormes, multiplication de l'offre sans expertise valable... Aujourd'hui, la donne tend à être révisée dans un contexte économique moins favorable. Où en est désormais le marché de la photographie ? Pour le savoir, il faut se rendre à Paris-Photo, qui se tient jusqu'au 16 novembre et pour la septième fois au Carrousel du Louvre à Paris. Désormais référence européenne en la matière, la foire montre avec ses 104 exposants un panorama assez complet de la création dans le genre, depuis le XIX^e siècle jusqu'à aujourd'hui.

Tirages inédits ou rares

Pour les bons professionnels, c'est l'occasion d'exposer des tirages inédits ou rares et d'organiser des événements thématiques. Ainsi, Serge Plantureux, érudit et curieux, tient une galerie près de la Bibliothèque nationale. A l'occasion de Paris-Photo, il publie un catalogue d'images à vendre, réunies autour du thème du temps. « L'épreuve du temps », joli jeu de mots, contient 80 tirages dont un daguerréotype de 1841 – l'ancêtre de la photographie, sur plaque de métal – par Hippolyte Fizeau, un passionné du procédé qui entra dans l'histoire en mesurant la vitesse de la lumière (315.400 km/s). Le daguerréotype représente son compère Léon Foucault, qui s'intéressa au même sujet (15.000 euros). Un siècle plus tard, en 1951, Robert Doisneau croquait avec son appareil le quotidien des petites gens de Paris. Parmi eux Anita, une jeune femme, employée de jour et créature aux mœurs légères la nuit. En 1980, Doisneau retirait l'image en format 27 x 24 cm sur beau papier qu'il glissait en guise de remerciement dans le linge destiné à sa retoucheuse. On y voyait une Anita nocturne au large décolleté et, au-dessous, la même version diurne, avec sa tenue sage. La



Pierre Jahan : « Etude de nu », série « Plain Chant-Jean Cocteau » 1947. Photographie noir et blanc d'époque (23 x 28 cm).

double image était accompagnée de la dédicace suivante qui donne son intérêt au tirage tardif : « Avec sa veste elle avait l'air bien sage d'une petite vendeuse qui va danser. Dès les premières notes de l'accordéon aux dents blanches elle est devenue cette étrange fleur de bal musette » (4.000 euros).

Pour Serge Plantureux, le marché de la photographie est désormais élargi à des horizons plus vastes. « Toutes les catégories sont renégociées et ce qui jusque là était considéré comme de la photo militaire, par exemple, peut devenir de la photo artistique. La demande est forte dans tous les domaines mais avec un niveau d'exigence de la part des amateurs qui est de plus en plus élevé. Qualité du tirage et travail de recherche autour de l'image n'ont jamais été aussi importants. » Il donne l'exemple de photos surréalistes du belge Raoul Ubac ven-

dues aux enchères dans la collection Breton au printemps dernier avec des prix 20 fois inférieurs lorsqu'il s'agissait de tirages de mauvaise qualité.

Michèle Chomette, qui a ouvert à Paris dès 1987 une galerie dédiée à la photographie, constate elle aussi une sévérité du marché. « Lors des dernières ventes aux enchères à Paris, les prix d'estimation étaient trop élevés. Il y a eu dans certains cas 60 % d'inventés. Depuis quelques mois l'activité est au point mort. En photographie, les amateurs sont surtout attirés par le mythe du collectionneur célèbre ou celui du photographe connu. »

Elle consacre un mur de son stand à un photographe qui dans les années 1940 a eu une production surréaliste, Pierre Jahan, mort l'an dernier à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. Même si son nom n'est pas très familier, ses images

sont dans les collections de Beaubourg et du Moma de New York. Il a un goût pour le détail des scènes de la vie quotidienne. Michèle Chomette expose par exemple la « Loterie nationale » de Jahan (7.000 euros) représentant une affiche lacérée – bien avant celle des nouveaux réalistes des années 1970 – ou des études de nus de 1947 qui baignent dans une ambiance mystérieuse, destinées à illustrer le poème de Cocteau « Plain chant » (4.000 à 5.000 euros). Les tirages sont tous contemporains de la prise de vue. C'est ce qu'on appelle des « vintages ».

Agathe Gaillard, un autre nom connu du marché de la photo en France, expose elle des tirages récents de photos anciennes du fameux photographe Henri Cartier-Bresson. « Ses tirages récents sont faits pour durer, contrairement aux autres. Cartier-Bresson déchire

d'ailleurs les tirages anciens qu'il dit avoir été faits hors de son contrôle. » « Derrière la gare Saint-Lazare », une fameuse image montrant un homme sautant au-dessus d'une flaque d'eau dans un terrain vague en 1932, en tirage récent est à vendre pour 6.100 euros. Cela dit, en vente aux enchères, depuis 1989, aucun « vintage » de ce sujet n'est passé aux enchères.

Françoise Paviot, une autre incontournable de la photo moderne, présente aussi des photographes français aujourd'hui considérés comme « classiques » qui se sont nourris de la poésie des rues de Paris. Elle défend ardemment depuis plusieurs années le travail de Brassai. Issu de sa célèbre série « Paris la nuit » elle montre par exemple « Deux amoureux enlacés sur un banc des Tuileries », un tirage vintage des années 1930 (35.000 euros). La cote du photographe a considérablement augmenté et, dix ans plus tôt, la même image se serait négociée, selon elle, pour 5.000 euros environ. Elle a aussi enfourché son cheval de bataille afin d'obtenir une reconnaissance plus ample de René Jacques,

un technicien hors pair aux images très construites. Il est décédé en juillet dernier à quatre-vingt-cinq ans et ses vintages de vues de Paris se vendent pour 3.000 euros en moyenne. « Nous défendons l'idée du vintage qui est le seul original. C'est d'ailleurs ce que recherchent les institutions et les grands collectionneurs », conclut la marchande. Il n'y a plus de doute sur le fait qu'un investissement pérenne implique l'achat d'un tirage ancien, exécuté dans l'esprit de la prise de vue plutôt qu'une image qui pourrait être celle d'un livre et qui n'a pas d'autre valeur.

JUDITH BENHAMOU-HUET

(*) Paris-Photo. Jusqu'au 16 novembre, Carrousel du Louvre, 99, rue de Rivoli, 75001 Paris. Prix d'entrée : 14 euros. www.parisphoto.fr